

Le
vieux
qui
voulait
filer
À
l'anglaise

Copyright © 2014 Olivier DAMIEN

ISBN

Tous droits réservés.

Crédit photo : Thomas BREGARDIS / AFP

Conception graphique, photomontage couverture : © Olivier DAMIEN

Plumedanslecoeur éditions, 2020

Olivier DAMIEN

Le vieux qui
voulait filer à
l'anglaise

ROMAN

Plumedanslecoeur  *éditions*

Également disponibles, du même auteur :

Du sang dans la magnésie, Éditions Thélès, 2010

Flagrants délires, Éditions Kyrographaires, 2012 (Sam Médian)

Maux croisés, Kindle, 2014 (1ère édition)

Maux croisés, Plumedanslecoeur éditions, 2020

J'irais revoir ma Normandie..., Édilivre, 2014

Un parfum de Madeleine, Plumedanslecoeur éditions, 2019

SUIVEZ, PARTAGEZ, COMMENTEZ !

Sur Facebook :  @odamien ou olivierdamienecrivain

Sur Twitter :  @olivierdamien70

Sur Instagram :  #olivierdamienecrivain

Le vieux qui voulait filer à l'anglaise

« *Un livre est une fenêtre par laquelle on s'évade* »

Julien Green

À Christelle

Avertissement de l'auteur

Ce roman raconte une histoire librement inspirée d'une anecdote existante, que chacun a gardée dans un petit coin de sa mémoire.

Tous les faits racontés ici sont totalement réels, à l'exception de tout ce qui a été inventé.

À vrai dire, je ne cherchais pas le sujet de mon prochain roman. Et puis, il y eut Bernie Jordan. Jean-Pierre Pernaut au « 13 heures » nous contait l'aventure de ce vieil homme quasiment nonagénaire qui s'était enfui de sa maison de retraite en Angleterre. Celui-ci avait décidé de venir sur les plages normandes une dernière fois, à l'occasion des cérémonies du 70^e anniversaire du Débarquement. Bravant ainsi l'interdiction des administrateurs de sa résidence pour personnes âgées.

Aussitôt, l'émotion qu'a fait naître ce fait divers en moi s'est transformée en une irrépressible envie de rendre hommage à ce vétéran. À ma façon bien sûr. Tout s'est enchaîné, avec l'envie débordante d'écrire et le réel bonheur que cette histoire me procurait jour après jour. J'ai fourni à mon personnage, avec *Le vieux qui voulait filer à l'anglaise (J'irais revoir ma Normandie...)*, le moyen d'évasion qu'il cherchait. Le résultat est une ode à la vie rafraîchissante, qui nous conduit « du vieil homme et l'amer », jusque dans les pas d'un ancien combattant plein d'humour, qui n'attendait plus que la mort avant d'avoir « l'amour aux trousses ».

J'écris par passion, mais également et avant tout, pour transmettre des émotions et partager ce goût de la lecture qui s'est emparé de moi depuis bien longtemps.

Je tiens à remercier chaleureusement la personne sans qui je ne serais rien : la muse qui partage ma vie et qui, au-delà du fait qu'elle m'amuse sans arrêt, m'inspire au quotidien et me soutient sans réserve. Elle est mon âme-sœur.

Le vieux qui voulait filer à l'anglaise

Le grand soir !

« Ça y est !

J'ai patienté tout le temps du repas. En même temps, aujourd'hui je n'ai pas laissé ma part aux chiens, comme on dit. Non pas que le dîner soit bon pour une fois. Ça, ça n'arrive qu'une fois l'an : pour Noël, parce que le cuisinier est en vacances et qu'on fait appel à un traiteur. Sinon, c'est à peine mangeable. Ils doivent penser qu'on est presque mort et qu'il faut nous habituer au goût de la terre. Quoique parfois, je préférerais ingérer de l'humus, au moins je saurais ce que je mange. Enfin, cette fois, c'est différent. J'ignore, pour le moment, quand aura lieu mon prochain repas. Parce que ce soir, c'est le grand soir !

Nous sommes lundi 2 juin, je pars.

Et la route peut être longue et difficile. En cas de besoin, j'ai pris la peine d'escamoter quelques petits pains, ce fut loin d'être facile. Le "sergent-chef" veillait au grain. La Nurse Ellie ! Je pense qu'elle doit les compter avant et après le dîner. Probablement de peur que certains vieux les revendent au marché noir. Ou pour elle-même écouler ceux qui restent, d'occasion, à une autre maison de retraite. Histoire de se faire un peu d'argent de poche. Par conséquent, j'ai été obligé d'escroquer mes copains de tablée en détournant leur attention, le temps de commettre mon méfait.

Je sais, c'est moche de voler les vieux ! Sauf quand on n'a pas le choix ou que c'est pour la bonne cause. La mienne est excellente. Enfin, surtout à mes yeux. En même temps, ils sont tous plus jeunes que moi : c'est comme exercer son droit d'aïnesse. Et puis, je suis le plus ancien pensionnaire encore en vie. C'est rien de le dire, car certains sont dans un état ! On jurerait qu'ils sont déjà morts. Du coup, être vieux et en bon état, ça doit bien octroyer des droits supplémentaires, non ? Comme des points bonus. De toute façon, le vol c'est quand tu te fais prendre. Là, personne n'a rien vu. Le vieux Nyles, lui, dormait dans sa salade : ça ne lui manquera pas. Quant à Melvin, c'est un con ! Au fond, il le mérite.

Et de trois petits pains ! Ça devrait suffire pour le moment.

Je n'arriverais pas à en piquer plus. Trop de mouvement dans le réfectoire, ça pourrait se voir. Les autres ont tous l'air de se noyer mollement dans leur assiette de soupe, comme de vieux croûtons. On se croirait dans « Le Bal des Vampires » : je ne tiens pas à me faire repérer, parce que je suis le seul en vie.

Après ce festin... je suis retourné dans ma chambre, discrètement. Puis, ce fut le début d'une longue attente. Je m'explique : dans les maisons de retraite, le repas se prend à 18 h 30 et après, on expédie les vieux dans leur

carrée. Le personnel continue alors de nettoyer la cuisine, préparer la salle pour le petit déjeuner du lendemain, puis finit sa journée ainsi. Avant de quitter la résidence jusqu'au matin suivant. À l'exception de ceux qui séjournent dans les murs pour s'occuper des pensionnaires. Et du veilleur de nuit. Pour ma part, je souhaite trouver le moins de personnes possible sur mon chemin. Alors, patiemment, j'ai épié l'établissement, attendant que celui-ci s'endorme paisiblement. S'endorme enfin !

De mon côté, tout est déjà prêt.

L'organisation est la base de tout. Après la discipline, bien sûr. L'entraînement fait le reste. Pour ce qui est de l'entraînement, mes articulations sont rouillées, mes réflexes sûrement émoussés et le tout tient encore parce que c'est la mode. C'est sûr qu'il n'est plus question de sauter en parachute pour atteindre les côtes normandes. À moins de vouloir finir avec les rotules profondément enfoncées dans la gorge, façon *Shepherd's pie*¹. Certes, le moteur fonctionne encore, mais la carrosserie est décidément en trop piteux état. À mon plus grand dam.

Pour le matériel, tout y est : le couteau dans son étui glissé dans ma ceinture, le carnet en poche garni de quelques livres sterling, au cas où. Les petits pains glissés dans les poches de ma vareuse. La gaine serrée au maximum pour permettre de boutonner l'uniforme. L'uniforme lui-même enfin, qui sent un peu la naphthaline, comme moi du coup. Et toutes mes médailles accrochées à la veste. Je ne peux décemment pas me présenter devant mes copains et aux commémorations « nu ». Enfin, sans mes décorations. La tenue est bien camouflée sous le pardessus.

Pour le moment, je dois rester incognito.

Je crois que, maintenant, tout est calme dans la demeure. Allez, je mets les voiles ! Cette fois-ci, je re-débarque en Normandie. »

¹ Hachis Parmentier version anglaise

1 — Laissez-moi partir !

« Pardon ! Il faudrait peut-être que je reprenne tout ceci dans le bon ordre. Revenons un peu en arrière, pour que vous puissiez tout comprendre :

Je m'appelle Martin Allgood. Major Martin Allgood ! Chez moi, Major, c'est un petit peu comme mon titre de noblesse. Il s'agit là de mon grade de réserviste dans la Royal Air Force. Ça m'a longtemps collé à la peau, peut-être à cause d'une certaine rigueur, comment dirais-je... militaire ? De plus, c'était un jeu de mots dans mon job, lorsque j'étais encore en activité du moins. Pour une raison inconnue, ça m'est resté. Mes enfants aussi ont fini par m'appeler ainsi et comme je suis devenu maire de la ville par la suite, c'est devenu... Mayor – Major. En raison de mon passé militaire, le second a finalement primé.

Le plus dur, c'est d'être passé rapidement, trop rapidement à mon goût, de responsable de tout à plus capable de rien.

J'ai eu à surmonter une passe particulièrement difficile à ce moment-là. Ayant enfin, à la demande de mon épouse, renoncé à présider le Conseil Municipal, après quelque trente ans de bons et loyaux services au profit de ma ville. Malheureusement, je n'ai même pas eu le temps de vraiment profiter d'elle, Milly, ma femme, avant que le cancer la terrasse.

J'ai mis probablement trop de temps à comprendre où était vraiment l'essentiel.

Par la suite, j'ai donc subi un *burn-out*, contrecoup du rythme effréné d'une vie à cent miles à l'heure, assurément. Et mes enfants ont profité de l'aubaine et de mon grand âge pour organiser à ma place, mon dernier déménagement vers la Maison de retraite *Happy Days*. Où je suis donc censé couler des “jours heureux”. Ceci avec la complicité et le soutien de mon ex-médecin de famille. Raison pour laquelle je crois, je me suis mis à détester les docteurs.

Du moins encore plus qu'avant.

Maintenant, je suis le plus ancien pensionnaire de la maison pour les vieux, du haut de mes quatre-vingt-quatorze ans. Et en bref, je n'ai plus beaucoup de perspectives d'avenir. J'ai le malheur de disposer d'encore un peu trop de cerveau et surtout d'être capable de l'utiliser, pour accepter de rester ici sans me rebeller.

C'est vrai que les gens n'y pensent pas vraiment tant qu'ils n'y sont pas confrontés directement et personnellement : que voulez-vous faire dans une maison de retraite ? C'est loin d'être le Club Med. Même pas de piscine ou de terrain de golf. Ils ont trop peur d'avoir des fractures de cols

du fémur ou des noyades d'ancêtres qui ont, juste, oublié de nager. Ils organisent bien des animations pour garder les neurones des pensionnaires en éveil, mais le remède est pire que le mal : c'est un coup à se suicider ou à mourir d'ennui. Je veux dire, encore plus que d'habitude. C'est pour cela sans doute qu'ils bloquent l'ouverture des fenêtres dans les chambres. Il reste juste de quoi passer la main. Pas de quoi sauter !

Le temps passe si lentement... je finis par me demander pourquoi je ne meurs pas, plutôt que de passer mon temps à attendre !

Attention, je n'ai pas dit que je n'aime pas la vie. C'est juste que je trouve que c'est long quand il n'y a plus rien de prévu au programme. Surtout quand on ne sait pas ce qu'on attend finalement. Depuis que Milly m'a laissé, rien n'est plus pareil. Je dis bien "laissé" ! Elle n'avait pas le droit de partir si vite. Pas avant moi ! On était une équipe, un binôme. Et moi, j'ai appris à l'armée qu'on ne laisse personne derrière soi.

Surtout pas son binôme ! C'est profondément déloyal.

Bien sûr, ce n'est pas vraiment de sa faute, le crabe ne lui a guère laissé le choix. En tout cas, j'ose espérer qu'elle n'a pas préféré la fuite plutôt que vieillir avec moi. Maintenant que j'avais enfin du temps libre devant moi. Du temps à tuer..., pas à mourir d'ennui.

N'empêche qu'on ne laisse pas son partenaire tout seul ! Même quand on meurt.

Ça ne se fait pas !

Et moi, maintenant j'attends là, tout seul.

Enfin, ça, c'était donc avant ! Tout a commencé ainsi :

Vendredi 23 mai 2014 : un titre dans les médias, les journaux ne parlaient plus que de cela. Le *Daily Sun* en avait encore fait sa Une :

Bientôt, commenceront les commémorations du *D-Day* : le débarquement.

NOTRE débarquement en France, en *Normandy*.

God ! Cela fait déjà soixante-dix ans que nous avons sauté sur les côtes françaises, à l'assaut des *Fritz*. Pourtant, j'ai l'impression que c'était hier. Je crois que je me rappelle le moindre détail de l'opération *Overlord*. Du moins en ce qui nous concerne. Nous avons vécu tant d'événements marquants durant cette mission quasiment suicidaire. Et surtout, nous nous sommes fait une promesse avec les gars : celle de se retrouver pour l'anniversaire de Joey « *Sleeptalker*² » Murdoch, un soldat de la 82^e avec lequel on a partagé de sacrés moments.

² Nom de guerre de celui qui « parlait pendant son sommeil »

Le vieux qui voulait filer à l'anglaise

Il a fêté ses vingt ans le 6 juin 1944, le jour même du débarquement. Tu parles d'un anniversaire ! Et à la fin de la guerre, on s'est juré de célébrer ses quatre-vingt-dix balais ensemble, au même endroit. Dans un climat un peu plus serein, plus calme. À condition d'être encore en vie.

C'est vrai que j'y pensais une fois par an, mais je ne passais pas non plus mon temps à compter les jours. Du coup, c'est le journal qui m'a remémoré l'approche de cet anniversaire. J'aurais presque pu passer au travers.

Ce dernier projet qui me tient à cœur et l'ambiance mortelle qui règne ici, il ne m'en faut guère plus à l'heure actuelle.

C'était devenu une idée fixe : il fallait que je prenne le large, je devais m'évader. Et cette célébration fut peut-être le prétexte qu'il me manquait. La motivation, la force nécessaire pour franchir les murs de cette prison. Je le devais bien à Joey.

J'allais me faire la belle... et j'avais un plan.

Ce jour-là, j'ai eu une certitude : la commémoration ne se ferait pas sans moi ! Ni l'anniversaire de mon copain. Moi, je venais de fêter mes quatre-vingt-quatorze ans tout seul dans une maison de retraite, entouré de vieux gâteaux qui bavaient sur mon gâteau. Et qui n'étaient même pas des amis. Ce n'était pas drôle !

Et je ne suis toujours pas mort. Dieu, dans son infinie bonté, m'a laissé la capacité de me déplacer. Alors, foi de SAS, tant que je pourrais marcher, rien ne m'empêcherait de me rendre au rendez-vous. Mais bordel ! À l'époque, ils ont mis neuf mois pour accoucher de la date du débarquement. Et bon an, mal an, un peu plus d'une année pour tout préparer. Moi j'ai quinze jours pour arriver sur place. C'est loin d'être gagné ! En plus, je n'ai plus les capacités d'un jeune militaire, gavé de testostérone et affûté comme un couteau commando. Vous parlez d'une machine de guerre...

Qu'à cela ne tienne ! Je ferai honneur à notre devise :

Qui ose, gagne !

Pour notre promesse, pour les frères d'armes, pour le devoir de mémoire...

... pour ne jamais oublier ! »

Le vieux qui voulait filer à l'anglaise

2 — *No future !*

Lundi 26 mai 2014

Départ : J-7

D-Day II : J-11.

Devant la chambre d'Allgood, dans les couloirs de la maison de retraite.

— Bridget, tu ne sais pas ce que je viens de voir ?

— Non, aucune idée. Des draps souillés ?

Bridget est affairée à changer les lits avec sa collègue. C'est lundi. Et le lundi à la maison de retraite *Happy Days*, c'est le jour du changement de draps.

— Quand je suis entrée dans la chambre du « Beau Martin », il était torse nu sur son lit.

— Et alors ? C'est la première fois que tu vois un vieux tout nu ? ironise Bridget.

— Tu parles d'un vieux ! reprend Beth. D'abord malgré ses quatre-vingt-quatorze ans, Papy est encore en forme : il devait être super musclé avant. Et pour tout dire, ce qui m'a le plus surpris, ce sont ses tatouages.

— Des tatouages ? Bof, jamais fais attention...

Bridget est imperturbable. Elle poursuit le tri de son linge sale.

— Je ne voulais pas montrer de réaction, alors j'ai fait discrètement. Comme il était tourné dos à moi, je me suis un peu plus attardée sur les dessins : il y en a un qui représente une tête de mort avec une inscription « *WHO DARES, WINS !*³ » sur son épaule gauche. Et dans le dos, « *BLACK GHOSTS* » en gros, suivi d'un sigle avec les initiales « *S.A.S.*⁴ ». Vraiment impressionnant !

— Ouais, fait une Bridget un peu blasée par des années de service Aux Jours Heureux, ça doit être un ancien punk qui a abusé des stéroïdes, que veux-tu que je te dise ?

— Moi, je le verrais bien en commando des forces spéciales, avec son physique à la Mel Gibson... il devait être redoutable il y a quelques années, imagine Beth, rêveuse.

— Ça y est ? Tu te lances dans la gérontophilie ? Tu as bien raison, il y en a qui sont blindés de tunes, raille Bridget. Et puis, ce sont de bons partis,

³ Qui ose, gagne ! Devise des SAS

⁴ *Special Air Service* : unité des Forces Spéciales anglaises créée en 1941

ils ne durent jamais très longtemps... dans tous les sens du terme. Si ça se trouve, il a une fortune personnelle, hi hi !

— T'es bête ! Tu vois le mal partout...

— Et toi nulle part, ça fait un équilibre.

— Ce n'est pas ça, précise Beth, c'est qu'on ne voit jamais sa famille et je me dis qu'il a sans doute besoin d'un peu d'attention. D'intérêt quoi !

— C'est bien « Sœur Mary-Beth », le monde n'attendait plus que toi ! Allez, je te charrie ! Mais, fais-moi confiance ! Je sais que tu es encore novice dans ce boulot. Ça ne fait que deux mois que tu es ici. Il vaut mieux pourtant que tu te détaches de nos chères têtes blanches. Sinon tu vas morfler ! Mets un peu de distance entre toi et eux ! Même si certains sont très attachants et que d'autres ont sûrement davantage besoin de nous. Nous ne devons pas faire de différence entre les pensionnaires. Surtout s'ils ont plein de tatouages et qu'ils sont TROP beaux...

— C'est bon, j'ai compris. Je l'aime bien quand même : avec sa belle gueule et son air bourru, il me fait rire. Je suis sûr que Martin est un vrai gentil.

— Ça commence comme ça : tu l'appelles déjà par son prénom, lâche Bridget avec un rire de sorcière juste avant d'entrer dans la chambre suivante en reprenant un ton très calme. Bonjour Miss Pandle, bien dormi ?

Le vieux qui voulait filer à l'anglaise

3 — Le privilège de l'âge

Plus tard dans la matinée.

— Monsieur Marti... Monsieur Allgood ? rectifie Beth.

— Oui... c'est pour quoi ?

L'homme est sur son lit assis. Habillé cette fois. Il semble attendre que le temps passe... simplement.

— Je viens vous chercher pour la visite médicale hebdomadaire. Le Docteur Wolf vous attend.

— M'en fous ! Peut toujours attendre ! grommelle Martin.

— Allez, ne faites pas votre ronchon ! Faut bien y aller ! C'est pour votre santé : pour s'assurer que tout va bien.

— Je n'aime pas les médecins, rétorque Martin, tous des escrocs et des charlatans ! La preuve : si les médecins étaient vraiment bons, ils n'auraient pas de clients fidèles. On ne devrait jamais revoir un docteur. Deux fois chez le toubib, c'est une fois de trop ! Et moi, je vais bien. Fin de la conversation.

— Monsieur Allgood, ne faites pas l'enfant ! Vous savez bien que ça ne vient pas de moi. Cela fait partie des soins prévus dans l'hébergement. En plus, si je n'arrive pas à vous y conduire, je vais finir par être renvoyée.

Le vieux tourne enfin son beau regard bleu délavé vers la jeune femme. Elle sait y faire. La valeur n'attend pas le nombre des années : elle fait les choses tout en douceur, tout en souplesse. Avec intelligence, savoir-faire... et le sourire. Comment résister à son petit air de chien battu ? Martin ne peut s'y résoudre. C'est la seule personne vraiment gentille avec lui. Certes, il aime bien râler, mais c'est plus pour la forme qu'autre chose.

« C'est un des privilèges de l'âge, disait mon père. Et il avait complètement raison. Quel bonheur de jouer les vieux cons ! » En pensant cela, Martin se rappelle que certains n'ont aucun besoin de jouer la comédie, eux.

— C'est bon, mignonne ! Allons-y, chez le tueur sur ordonnance ! À votre connaissance ma belle, est-ce que quelqu'un est déjà sorti de cet hôpital en bonne santé ?

— Martin, se hasarde Beth, ce n'est pas un hôpital ici.

— C'est ça, c'est ça... en tout cas, j'vois pas de différence. De toute façon, même si j'avais un cor au pied, je ne lui dirais pas ! J'aurais bien trop peur qu'il en profite pour me faire piquer... il serait trop content de se débarrasser de moi.

— M. Allgood, le Docteur Wolf n'est pas vétérinaire, tente de rectifier la jeune femme malgré tout amusée.

Le vieux qui voulait filer à l'anglaise

— C'est sûr ! Il risquerait de se faire mordre tout le temps. J'suis même pas sûr qu'il a un diplôme de médecin. Il doit juste avoir un BEP de charcutier... et encore.

4 — Bienvenue au cimetière des éléphants

Les dédales de couloirs conduisent Martin et son accompagnatrice, de l'aile ouest où séjourne le résident gentiment acariâtre, jusqu'au bureau du Docteur Wolf, transformé en cabinet médical pour les visites hebdomadaires de ses pensionnaires. Le médecin est, en effet avant tout, l'administrateur de la maison de retraite Aux Jours Heureux, le praticien qui suit les résidents, et accessoirement l'un des actionnaires principaux. C'est sûrement ce qu'on appelle mettre intelligemment ses œufs dans le même panier. Gagnant-gagnant en quelque sorte.

— Asseyez-vous, Monsieur Allgood ! Je vais voir si le médecin peut vous recevoir de suite, précise Beth à l'oreille de son protégé.

— Manquerait plus que ça ! C'est quand même lui qui demande à me voir, bougonne Martin en se laissant tomber sur l'un des fauteuils rouges et beaucoup trop moelleux de la salle d'attente.

En attendant, il regarde la porte d'entrée de l'établissement qui lui fait face. Un hall assez grandiose de sûrement plus de cinquante mètres carrés, quoique sobrement aménagé et décoré, sert d'accueil aux visiteurs et à l'occasion aux résidents qui le transforment alors en salle des pas perdus. À jamais.

« En plus du temps, ce sont leurs pas qu'ils perdent » pense Martin en parfait vieux grincheux qu'il sait être. A-t-il tort ?

L'espace de cette entrée se veut donc résolument lumineux et accueillant. Il faut bien cela pour faire oublier aux futurs locataires qu'ils vont finir leurs jours dans ce palace. Néanmoins, il faut aussi susciter la confiance des familles, qui n'auront plus alors en tête que de déménager leurs aïeux sans l'ombre d'un remords vers leur dernière résidence, tant l'endroit est charmant. Ainsi, ce sont près de cent cinquante petites vieilles et petits vieux, pas tous en bon état certes, mais qui auront la chance de ne pas mourir abandonnés chez eux les yeux dévorés par leurs chats ou assis face à la télévision, la zappette fondue dans la peau, et asséchés comme des Toutankhamon en souriant aux anges par leurs lèvres décharnées.

Ceux-là auront la chance de finir leurs jours dans leur chambrette, isolé de tous et de tout, sans chat, même pas un vieux matou mité, pour leur sucer les orbites, et avec une seule télécommande pour cent cinquante. Attachée à une chaînette qui plus est. Quel beau progrès ! Ces heureux veinards pourront alors entonner tous en chœur, pour la représentation de Noël, devant ceux de leur famille qui condescendront à se déplacer : « Qu'il est bon de couler des jours heureux, chez *Happy Days* ! » Cela fait résolument publicité pour une société de pompes funèbres.

Le vieux qui voulait filer à l'anglaise

Sans mauvais esprit, c'est un endroit où il semble faire bon vivre, passer des moments paisibles et reposants, dans un joli décor de la plus belle des campagnes, au sud-est de l'Angleterre. Le Kent fournit en effet à la maison de retraite, tout ce qu'il a de mieux, tant en termes de nature qu'en matière de climat. Tempéré, souvent ensoleillé et bénéficiant de l'apport bénéfique des entrées maritimes.

« À condition d'être libre sans doute » songe Martin qui finit maintenant par trouver le temps long.

Il regarde pensif, quoiqu'un peu rêveur, le digicode qui réglemente l'accès au bâtiment, entrées et sorties.

Surtout les sorties... il n'y a guère que cela qui l'intéresse encore.

5 — Dr *Feelgood*

— Monsieur ALL-GOOD, TOUT va BIEN ? lance enfin le médecin en passant la tête par l'ouverture de la porte du cabinet médical, fier de ce jeu de mots linguistique qu'il croit être le premier ou le seul à faire.

Malheureusement, c'est également la seule et unique salutation avec laquelle il accueille inexorablement l'ancien, qui n'a plus lui la diplomatie de sourire. Martin, à son âge, n'a même plus la force d'être lassé ou de faire semblant.

— B'jour ! maugrée-t-il.

— Quoi de neuf ce matin ?

Qu'y a-t-il de plus désagréable que quelqu'un qui fait mine de s'intéresser à vous, juste parce que c'est son job ?

« Peut-être les repas du réfectoire », se rappelle Allgood, un frisson de dégoût lui traversant la mémoire.

— Eh bien Docteur, j'ai fait mon jogging à l'aube et j'ai une petite douleur persistante au creux de poplité. Vous avez une pommade à me conseiller ?

— Ah ! Monsieur Allgood, quel humour vous avez ! Vous êtes impayable !

— Si ça tenait qu'à moi, ça fait longtemps que je ne te payerais plus..., rumine Martin.

— Vous dites ?

— Que malheureusement, tout va bien et que je préférerais être ailleurs, dit-il cette fois à haute voix.

— Si tous mes pensionnaires étaient comme vous, mon travail n'en serait que plus agréable..., se prend à rêver le Dr Wolf, vous êtes un modèle pour tous nos anciens.

— Si je peux me permettre Docteur, vous n'êtes pas dans un hôpital de campagne en plein milieu d'une guerre mondiale en train de charcuter des soldats qui ont sauté sur des mines... Y a pire comme endroit pour exercer, non ?

Toujours paré de son sourire commercial, ou comme on dit « de circonstance », le médecin invite enfin son client, pardon, son patient à entrer.

Le vieux qui voulait filer à l'anglaise

6 — Une pelle, une pelle, mon royaume pour une pelle !

— C'est bon pour moi, Monsieur Allgood. Je vous renvoie à vos activités quotidiennes, dit enfin le médecin-directeur en raccompagnant Martin à la porte de son bureau à l'issue de sa visite médicale. Je crois que Beth va vous reconduire à votre chambre.

Il est dix heures du matin et le retraité bout d'impatience en effet, de retrouver sa petite chambrette et l'ensemble de ses occupations journalières : attendre, sommeiller, s'ennuyer, somnoler, manger, faire une petite sieste pour se reposer de tout cela. Bref, un planning de malade ! Dans tous les sens du terme. De quoi mourir... d'ennui.

— Tenez, voilà votre accompagnatrice, dit le docteur et s'adressant à la jeune femme. Beth, j'en ai fini avec M. Allgood, pouvez-vous l'aider à retourner chez lui ?

Toujours vif, l'esprit en alerte, Martin rebondit aussitôt sur les mots de Wolf.

— C'est ça Beth, faites comme il dit le patron : ramenez-moi à la maison ! J'en peux plus de cette turne !

« La carcasse est pourrie, mais le moteur tourne encore. »

— Ha ha ha ! Allons allons M. Allgood, vous n'y pensez pas ! Vous êtes chez vous ici !

— Non, j'suis chez vous. Et ne vous inquiétez pas, j'ai bien compris que je ne partirai d'ici que pour emménager dans ma dernière demeure qui fera moins d'un mètre cube, en cartons recyclés ! Ma prochaine bière, ce sera mon cercueil !

— Mais non, vous nous enterrerez tous, Martin !

— Si vous avez une pelle à ma disposition, je veux bien commencer par vous. Par contre, pour vous, c'est Monsieur Allgood ou Major ! Pas de familiarité jeune homme, je pourrais être votre grand-père. Et ça me ferait mal !

Et l'ancêtre tourne les talons comme l'officier de la Royal Air Force qu'il était jadis, dans une manœuvre stylée, quoiqu'un peu mal assurée et titubante. Avec le temps qui passe, même les mécanismes bien huilés finissent un jour par gripper.

Beth le rattrape doucement par le bras, escamotant malgré elle la volte-face pleine de panache, que Martin avait longuement préparée dans sa tête.

— Vous pouvez m'attendre un instant, M. Allgood ? Il faut que je voie le docteur.

« Mince, la mignonne a bousillé ma sortie ! »

Le vieux qui voulait filer à l'anglaise

— Allez-y gamine, mais ne prenez pas trop votre temps quand même : je dois faire un discours à la Chambre des Lords à 11.00 pétantes et je n'ai pas encore rédigé la conclusion !

— D'accord, je me dépêche, consent la jeune femme amusée par l'humour *so british* du vieil homme.

Martin retrouve donc à regret son fauteuil trop mou.

« Si, par mégarde on m'oublie là, je vais finir sûrement par être avalé, mâchouillé par cette grosse gueule pourpre qui sert de mobilier, dans l'antichambre du toubib. D'ailleurs, je soupçonne cet incompetent de garder ces fauteuils exprès pour se débarrasser de quelque retraité persistant, qui jouerait les immortels en s'accrochant à sa chambre comme une moule à son rocher. »

Beth referme la porte et disparaît quelques instants.

7 — La vérité est au fond du verre !

Dans le plus pur style britannique, le petit salon d'attente est joliment meublé, fleuri, décoré. Même si les sièges sont inopportunément confortables pour de vieilles articulations, qui ne parviendront jamais à s'en extraire sans y laisser un os ou leur fierté. Voire les deux.

Grâce à ce goût certain pour la déco et le « tout-pour-plaire » de ses hôtes, Martin dispose ainsi très facilement d'une arme qui lui sera bien utile.

« On ne se refait pas, encore moins à mon âge. Trop tard, trop de travail, bref impossible ! Par contre, dans certains domaines, l'expérience accumulée aide à s'améliorer et le vice s'amplifie naturellement avec les années. Enfin, tant qu'on a toute sa tête. Ce qui est moins systématique malheureusement. En l'occurrence, jusqu'ici tout va bien » se dit Martin.

Et le voilà donc qui met à profit le silence du hall désertique, pour coller sur la porte du cabinet médical un verre chapardé sur la petite table. Là où fossilisent des journaux, sans doute oubliés en ces lieux par Gutenberg en personne lorsqu'il était pensionnaire. Certains de ces tabloïds doivent même annoncer la naissance du Prince Charles. Presque le sacre d'Élisabeth II, sa très gracieuse majesté.

Chut ! Avec un verre en toc et de vieilles oreilles, on a beau être affûté sur la technique, on finit par être trahi par le matériel.

« Heureusement qu'il règne dans la chaumière un vacarme de salon funéraire en plain recueillement ! »

Quelques phrases lui parviennent enfin. Des indiscretions en nombre suffisant pour que l'espion, en cessation d'activité pour cause d'âge canonique, puisse saisir l'essentiel de la conversation : la substantifique moelle des propos tenus outre-porte. Les bruits sont atténués et l'écho quelque peu perturbant. Il faut se concentrer.

« Docteur, je sais que je suis un peu curieuse, j'en conviens, mais consentiriez-vous à m'en dire plus sur l'état de santé de Martin ? Sans vous obliger à trahir le secret médical, bien entendu. Je voudrais juste comprendre un peu mieux ce qu'il a. De quoi il souffre. » dit une voix de femme.

« Vraisemblablement, il s'agit de Beth. Certes, le matériel déconne, mais pas les facultés élémentaires tout de même... »

« Beth, vous m'étonnez ! Quel intérêt peut-il bien représenter à vos yeux, ce vieux-là ? Prenez garde jeune fille ! Croyez-en ma longue expérience ! Ne vous attachez pas trop à des gens en fin de vie, qui sont

amenés à mourir très vite ! Enfin, je veux dire dans un délai raisonnable, relativement court... à peine rentable. »

« Ça, c'est l'abruti de docteur ! » Martin l'a reconnu facilement, même sans aide.

« Oui, je comprends, mais je le trouve attachant. Il me rappelle mon grand-père que j'ai perdu trop tôt. Je comprends votre avertissement, j'ai déjà vécu la mort de proches. Mais, c'est aussi pour cette raison que j'aime faire ce métier, pour apporter un peu d'attention à des gens qui en ont besoin et n'ont peut-être plus de famille qui tiennent à eux. J'ai toujours eu beaucoup d'empathie, mais je suis une éponge forte : je ne craquerai pas, je sais que ça fait partie de la vie. S'il vous plaît, vous pouvez m'en dire un peu plus alors ?

— *D'accord, c'est vous qui voyez. Vous ne pourrez pas me reprocher de ne pas vous avoir prévenue. M. Allgood souffre de troubles dissociatifs du comportement. Rien de grave, ce n'est pas un tueur en série. Enfin, j'espère, ha ha ! En gros, il alterne des passages où il évolue dans le monde réel, comme vous et moi, si l'on excepte toutes les difficultés dues à son grand âge... »*

« Pauvre con ! Le gars au « grand âge » entrerait bien pour botter le cul du médecin-escroc. Juste histoire de te montrer l'état de mes difficultés, qui chassent quand même du 44. »

« ... et d'autres moments, où il nage dans la confusion de sa propre réalité. Ce symptôme rapprochant son affection d'un syndrome à tendance Alzheimer. Il peut à ce titre tenir des propos incohérents et avoir un comportement incompréhensible parfois. Il évolue alors dans une autre époque : ça peut être un épisode de sa vie. Ou aussi bien quelque histoire créée par une bouffée délirante. Peut-être lue dans un livre par exemple. Le plus souvent, ces égarements naissent d'une contrariété, d'un stress, quoi d'autre... d'une déception ou d'un choc, aussi petits et insignifiants soient-ils pour nous. Pour lui, ces événements peuvent prendre des proportions catastrophiques. Surtout imprévisibles et incontrôlables. En théorie, je ne le crois pas dangereux et ce n'est plus qu'une personne âgée maintenant. »

Martin, cette fois, comprend à peine qu'on parle de lui. Il ne voudrait pas l'entendre.

« Ah bon... et que peut-on faire pour lui ?

— *Nous ? Rien. Les progrès dans ce domaine n'en sont qu'aux balbutiements, les essais cliniques peu concluants, et les traitements hors de prix. De vous à moi, Beth, cela ne vaut pas le coup. Ce sont des êtres en bout de course. Que voulez-vous sauver ? Et puis, quatre-vingt-*

Le vieux qui voulait filer à l'anglaise

quatorze ans, ce n'est déjà pas si mal, non ? C'est un bel âge pour nous quitter. Il a déjà bien vécu : Allgood est notre plus vieux pensionnaire. »

Le médecin termine : *« À cet âge, il pourrait aussi bien être déjà impotent ou mort. »*

Ce coup-ci, Martin n'a plus le cœur à mettre ses menaces de représailles sur le docteur à exécution, même si le toubib mérite sans doute davantage.

Il n'écoute plus, ne veut plus rien entendre. Et finalement n'a que le temps d'abaisser son verre avant que la porte s'ouvre de nouveau et que Beth réapparaisse, le regard un peu triste peut-être.

Du moins veut-il le croire...

8 — Incontinence émotionnelle !

— Eh bien, M. Allgood, que faites-vous avec ce verre ?

Passé maître dans l'art de la dissimulation par formation et muni d'une délicieuse candeur de vieillard qu'il sait mettre à profit à l'occasion, Martin s'adapte :

— J'ai un peu soif... je n'arrive pas à attraper la bouteille, fait-il plaintivement.

Il désigne en chevrotant la carafe et le second verre restés sur le plateau. D'où il a extrait son dispositif d'écoute amplifiée de fabrication artisanale. *Made in England*. Son gobelet quoi !

— Laissez, je m'en occupe, dit Beth aussitôt.

Elle ressent, malgré l'assurance qu'elle affichait plus tôt devant le praticien, un petit serrement au cœur. Son affection aimerait déborder pour le vieil homme. Elle voudrait le serrer dans ses bras pour le consoler. Ou se consoler elle-même. Elle se contente de lui mouiller le pantalon, en versant maladroitement l'eau, encore empreinte d'émotion.

— Oh, pardon M. Allgood ! Je suis confuse, j'ai...

— C'est pas grave Beth, coupe l'homme en la gratifiant d'un beau clin d'œil bleuté. On dira que je me suis oublié à cause de mon grand âge. Au fait, VOUS, vous pouvez m'appeler Martin si vous voulez !

— D'accord, c'est gentil...

— Vous me rappelez ma petite-fille, Beth, confie-t-il avec tendresse à la jolie soignante.

— C'est vrai ? Ça me touche beaucoup.

— Enfin, je n'ai pas de petite-fille, mais si j'en avais eu une, j'aurais aimé qu'elle soit comme vous.

— Confidence pour confidence, vous par contre, vous me rappelez mon grand-père. Le vrai. Il m'a quitté trop tôt, il avait votre beauté de gentil papy et un peu de votre humour grognon.

— Je prends ça pour un compliment alors. Beth, on rentre à la maison ?

— Oui Martin, je vous ramène !

Le vieux qui voulait filer à l'anglaise

9 — Le revers de la médaille

Après avoir réintégré ses quartiers, Martin s'assoit sur le bord de son lit. Il a malgré tout du mal à encaisser les mots qu'il a entendus, bien qu'ils ne lui étaient pas destinés. Difficile de se confier dans son cas. C'est le problème d'être vieux et isolé, on ne peut plus vraiment parler à qui que ce soit. Il aimerait bien discuter avec Beth en toute confiance, mais cela reste difficile. Peut-être plus tard. Un autre jour.

— Martin, c'est à vous toutes ces médailles ? s'enquiert la jeune fille en désignant un tableau en liège sur le mur.

— Pardon ? Ah oui. Elles font partie des derniers souvenirs qu'il me reste de ma vie d'avant. Ça et mon uniforme. Je ne dois plus vraiment rentrer dedans d'ailleurs.

— Si ce n'est pas indiscret, vous faisiez quoi... avant ?

— L'armée ma fille, l'armée. Je me suis engagé tout jeune pendant la Seconde Guerre Mondiale et j'ai eu la chance de participer au débarquement : le *D-Day*. Rien de bien valeureux, je n'ai fait que mon devoir.

Il occulte volontairement l'autre partie de sa vie, qui n'est pas pour autant moins intéressante. Mais qui n'a rien à voir avec ses médailles. Beth contemple en effet, la petite dizaine de valeureuses breloques.

— Vous êtes un héros alors ?

— Non, ma belle. Les héros, ce sont ceux qui ne sont pas revenus. Nous, nous avons eu la chance de nous sortir de cet enfer. On doit déjà se sentir heureux d'avoir pu revoir nos familles. Et moi, je remercie le ciel chaque jour d'être encore vivant. D'autres n'ont pas eu cette chance.

Martin est sérieux quand il parle de son histoire, mais il n'affiche pas vraiment d'émotion. Il donne plutôt l'impression de parler d'une mission encore fraîche dans son esprit. Comme pourrait parler un militaire : quelqu'un qui obéit, ne se pose pas de question et exécute les ordres.

Pour quelqu'un qui perd la tête, pense la jeune aide-soignante, il semble encore avoir les pieds sur terre.

— Et cette photo, ce sont vos camarades de l'armée ? Pardon ! Si vous ne voulez pas me répondre, je comprendrais. Après tout, ça ne me regarde pas...

— Si, Beth, tu ne m'embêtes pas. Le jour où cela me gênera de parler à quelqu'un, je lui dirais franchement. Ce ne sont pas mes visites qui m'épuisent à force de conversations... Donc, tout ça pour te dire que ce sont ceux que j'appelle mes frères d'armes : cinq jeunes furieux que nous étions, les seuls rescapés de notre escadron. Le temps nous a éloignés,

mais notre histoire commune reste un lien inaltérable. Nous avons vécu ensemble l'invivable. Le cauchemar de la guerre.

Il ajoute, plein de ferveur :

— Et ce que l'enfer unit, rien ne peut jamais le séparer ! Surtout pas les hommes.

Le fait de reparler de son histoire, toujours avec émotion, avait fait franchir doucement un cap à Martin, dans cette relation naissante avec une jeune fille qui, tout à coup, lui témoignait un peu d'intérêt. Cela fait bien longtemps que ça ne lui est pas arrivé. Même si la curiosité de cette dernière pourrait sembler un peu inopportune, Beth est bien loin de le déranger. Il ne s'en plaint pas. Au contraire.

Elle part déjà.

— Je vous laisse, Martin : j'ai encore du travail avant le repas. D'ailleurs, ne le loupez pas ! Aujourd'hui, c'est *Sausage and Mash*⁵.

— Dis donc, quel programme ! Mes papilles en frémissent d'impatience. Ah non ! J'allais oublier : ce ne sera pas possible, je suis attendu à Buckingham Palace pour un brunch avec Sa Majesté. Peut-être la prochaine fois...

— C'est ça, Monsieur le Ministre ! À tout à l'heure ! ricane-t-elle en partant.

⁵ Saucisses-purée version anglaise